

*Et si ce n'était pas des légendes ?...*



*A mon grand-père*

## GRATITUDE

Les auteurs ainsi que l'éditeur expriment leur vive reconnaissance aux institutions suivantes qui ont permis par leur soutien la réalisation de cet ouvrage. Il s'agit de la Fondation Hans Wilsdorf, de la Commune de Bernex, de la Ville de Genève – Département de la culture, du service cantonal de la culture – DIP de la République et Canton de Genève.

Avec le soutien de la



Commune de



Avec le soutien de :



Le CD a pu être réalisé grâce à un généreux donateur désirant rester anonyme. Qu'il soit aussi remercié.

Couverture : Gilbert Frattini

© 2013. Editions Cabédita, CH-1145 Bière  
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains  
Internet : [www.cabedita.ch](http://www.cabedita.ch)

ISBN 978-2-88295-661-3

Si Genève m'était contée

## REMERCIEMENTS

Lorsque j'écris, je deviens irascible, nerveuse, paranoïaque et désespérée... – Aussi, je tiens à remercier ceux qui m'ont supportée, soutenue et corrigée.

Merci à Patrick et Michel, pour leurs relectures remplies de bons conseils, pour les soirées passées à communiquer par e-mail, pour les longues heures à scruter mes mots embrouillés.

Merci à Georges, pour avoir cru à cette improbable aventure.

Merci à ma maman, pour son œil d'aigle prompt à traquer les erreurs et les coquilles, cachées dans mon texte comme de peureuses souris.

Merci à Martine, pour ses corrections et ses annotations (au stylo rouge !), qui ont permis de débusquer les incohérences dans leur moindre cachette.

Merci à Matthieu pour m'avoir rassurée, encouragée et pour toutes ces nuits où tu essayais de dormir pendant que j'écrivais.

A tous ceux que j'oublie encore – un grand merci.  
Ce livre est pour vous : dévorez-le !...

L'auteure



Magali Bossi

# Si Genève m'était contée

*Légendes et musique*

Avec la collaboration  
de Patrick Bielser et Gilbert Frattini



ÉDITIONS  
CABÉDITA  
2013

## LES CRÉATEURS

### *L'auteure*

Magali Bossi est née à Genève en 1990. Elle poursuit actuellement des études littéraires à la Faculté des Lettres de l'UNIGE. Elle aime le thé aux épices, l'accordéon – surtout dans la musique baroque – et les orages.

### *Le compositeur et directeur artistique*

Compositeur, multi instrumentiste, Patrick Bielser se passionne pour les instruments de musique en tant qu'objets capables d'exprimer l'indicible et d'extirper par des sons les sentiments les plus profonds de l'âme. Contes et musique sont, pour lui, intimement liés.

### *L'illustrateur*

Peintre figuratif, Gilbert Frattini est né à Genève en 1936. Son amour immodéré pour le paysage est communicatif. Il musarde « picturalement » entre le réel et l'irréel, et revendique le titre de « pleinairiste ».

### *Les musiciens*

Xenia Marolf: violon; Deborah Bielser: clarinette; Magali Bossi: accordéon; Matthieu Bielser: contrebasse; Bernard Besse: trompette; Etienne Bertouille: cor; Patrick Brunet: conteur.

### *Prise de son, mixage*

JAM Studio

Les partitions de musique sont disponibles à l'adresse [musicatypique@gmail.com](mailto:musicatypique@gmail.com)



## De sentes en ruelles...

---

Depuis longtemps – (presque depuis toujours) –, la Ville se tapit là.  
A la pointe du Lac.

L'Arve et le Rhône l'enlacent, la traversent, l'enserrent; ils lui font un berceau dans la douceur d'une plaine. – Quand je songe à Genève, j'ai toujours une pensée pour ces deux rubans d'eau qui, dans un doux murmure, laissent glisser leurs flots. A travers la campagne, je les vois scintiller: sur leurs rives de galets mordues par les courants, les roseaux, les ajoncs balancent au gré des vents.

La Ville est encore loin: un bruissement à peine, un souffle chuchotant...

Des trembles aux feuilles d'argent frissonnent sous la Bise. Ils courbent sur le Rhône leurs branchages oscillants, caressent de l'écorce les flots tourbillonnants. De-ci, de-là, des prés tranquilles; et plus loin, quelques champs, la silhouette vague d'un vignoble mûrissant. Des fermes aux vieilles pierres, nichées entre des hameaux; le sifflement brutal d'un train quittant une gare et des bocages d'ombres où grouillent les mystères...

Au détour d'une route, soudain, je l'aperçois.

Une vague impression – une enfilade de toits qui dessine à peine des contours de maisons... des façades brillantes, luisant sous la lumière... des cheminées dressées, crachant quelques fumées... – Puis une flèche élancée: la haute Cathédrale. Elle surplombe la Ville, gardienne monumentale. A ses pieds, le Jet d'Eau fait tomber des voiles blancs sur une jetée mouillée.

La Ville se tapit là, comme une bête immobile.

On l'a dite Citadelle, République rebelle, campée bien à l'abri, gardée par des murailles abattues par Fazy. Elle a connu les guerres – la Légion,



la Savoie, les adversaires sans foi –, la famine, la misère ; et puis les maladies, les plus rudes hivers. Une Réforme germanique l'a attrapée jadis – cela lui est resté – et sans une marmite, elle aurait succombé à une noire Escalade, traîtreusement orchestrée...

Mais foin de tout cela !

Je ne veux pas parler de ce glorieux passé : au diable les disettes, les batailles et les paix ! – Assez, assez ! – Quand je marche sur ces quais, dans ces rues, sur ces places, ce n'est pas l'Histoire que j'y aperçois. Ce sont les *mille* histoires dont on ne parle pas et qui pourtant sont vraies... mais hélas, bien souvent – trop souvent – oubliées, alors qu'elles ne demandent qu'une oreille attentive et du temps pour rêver.

Elles chantent les marchés, les rencontres, les veillées, les maléfices dangereux qu'il vaut mieux éviter... Elles évoquent tous ceux qui ont peuplé la Ville et les campagnes voisines : la secrète Dame Blanche, les tristes Amoureuses, la Vouivre redoutable, l'insaisissable Daru, Madeleine la Fileuse...

Tous ont connu Genève. – Et certains mêmes, me suis-je laissé dire, y demeurent encore...

## Royaume et Cordier – Histoire d'un passage

---

Au cœur de la Vieille Genève, on rencontre le Passé.

Il va et traîne derrière lui de grises hordes d'années. A son épaisse cape sont accrochés les siècles: ils résonnent, tintent, trésonnent, comme de vieilles breloques. Les lustres font au col des franges défraîchies, des dentelles jaunâtres; elles sentent le grenier, la poussière et le rance. – Ses pas soulèvent un air qui fait éternuer. Il marche dans les rues, sur les places pavées; son ombre caresse les glaces des boutiques, les baraques anciennes, les portiques voûtés. Du Bourg-de-Four à la Grand-Rue, de la Treille au Parvis, il est dans son domaine: autour de lui tournoie la Ville de jadis. – On croirait presque en voir les silhouettes vieillies.

Souvent j'aperçois le Passé.

Il erre dans les rues, sans but et sans raison, murmurant pour lui-même. Il se rappelle les places autrefois animées, les marchés chamarrés, les rencontres à Saint-Pierre, la visite d'un roi, l'arrivée de Calvin... Il garde en mémoire tant d'histoires improbables qu'il vaut la peine de s'arrêter pour l'écouter.

On l'aborde sans peine lorsque assis sur un banc, il distribue, beau prince, de la graine aux pigeons. On s'assoit près de lui, d'abord intimidé: c'est qu'il est peu commode avec les étrangers. Mais bien vite, il laisse bride à sa curiosité. – Il questionne et demande, en agitant sa cape dans des mouvements amples: *D'où venez-vous? Que faites-vous là? Et quel est ce regard que vous dardez sur moi?* – Il faut alors répondre; il faut lui expliquer. Et, pour peu qu'on le presse, qu'on flatte son ego, le Passé livre sans peine des chapelets d'aveux...

Ses histoires, par centaines, il me les a contées.

Elles sont toutes vraies. – Aucun doute n'est permis.

Elles peuplent la Vieille Ville, se soulèvent sous les pas, se glissent entre les pavés. Il y en a tellement que j'en ai oublié. Mais quand je déambule au hasard des rues, je ne peux m'empêcher de toutes les évoquer. – Il y a ce soldat, sans sou mais aviné, qui occupe ses nuits, ses jours, à s'enivrer... il y a cette soubrette au blanc tablier, qui trotte, rapide, revenant des marchés... il y a ces gamins aux frimousses barbouillées, qui chipent des beignets tout chauds au boulanger...

Et, vers la rue Verdaine, à quelques pas à peine du vieux Collège, il y a le passage Mathurin-Cordier. Une traboule étroite, piégée par de hauts murs, comme dissimulée. De nos jours enfouie sous un lourd drap de feuilles, elle accueille discrètement des secrets de passions: c'est là que des amours se nouent et se défont. – Et que les amoureux viennent, tranquilles, s'embrasser... au nez des convenances, des morales étriquées!

Depuis longtemps, la traboule joue ce rôle particulier. – Là, une nuit d'Escalade se nouèrent les amours de la fille Cordier et du fils Royaume...



C'était une de ces nuits impénétrables d'hiver – une des nuits les plus noires de l'année, de celles où, si l'on met le nez dehors, on n'est pas sûr de pouvoir rentrer.

La Ville s'endormait, silencieuse et calme. On entendait à peine un chat lointain miauler, sa longue plainte hurlante déchirant les veillées. – Catherine se hâtait. – Elle avait rendez-vous, et était en retard. Ses bottines fourrées cliquetaient sur les pavés; sa longue jupe austère soulevait une poudre glacée. Chaque pas, chaque enjambée faisait glisser sa coiffe de dentelle – comme elle était pressée, elle ne s'en souciait pas. Sa mère avait beau dire, parler des bonnes manières, de la retenue d'une fille, de son allure sévère: Catherine préférait courir à perdre haleine.

En retard, en retard... la nuit était tombée.

A son passage, des portes s'entrouvraient. – Que diable cette jeune fille faisait-elle dehors?... en plein hiver, et en pleine nuit!... ce n'était pas convenable!... Calvin avait toujours dit... qui était cette péronnelle?

C'était la plus jeune fille de Mathurin Cordier.

Sa famille habitait tout près du Bourg-de-Four. Ils étaient quatre enfants; trois garçons déjà grands – et mariés, ce qui était convenable. Dans la Ville, on les tenait en grand respect: chacun se souvenait du vieux Cordier père, grand ami de Calvin, exilé de Paris...



C'était aux temps où l'obscurantisme s'étendait sur la France: les conflits religieux commençaient à couver. – Partout, on chuchotait; partout, on murmurait... *Les luthériens... les protestants... hérétiques! Troupeau d'âmes perdues et danger dans nos rues!* Chacun en avait peur. On se tordait les mains en disant des prières. Sans fin, on égrainait de pauvres cha-pelets. Inutile précaution! L'hérésie protestante avait gagné en force, en fidèles, en confiance. – Bientôt, on fit la chasse à ses dangereux adeptes: ils furent emprisonnés, jugés et exilés. Beaucoup trouvèrent asile hors du Royaume de France. Calvin avait déjà rejoint une alliée voisine: il prêchait à Genève. Parmi les partisans de la nouvelle doctrine, on s'inquiétait grandement: rester... partir?

Le temps, comme un bourreau, pressait.

Converti depuis peu, Mathurin Cordier père hésitait à partir.

Il enseignait la rhétorique à Paris, et venait d'épouser la belle Thomasse Pelet. Cordier craignait pour elle, pour sa foi, pour leur vie: on disait que le roi exilait sans pitié; par les soupiraux, on entendait sans cesse de bruyants sanglots – c'étaient des protestants qui se désespéraient. Finalement, Cordier cessa de transiger: il vendit sa demeure, rassembla tous ses biens. Avec femme et chariots, il prit les chemins. L'hiver glaçait les routes – un vent terrible soufflait, la neige tourbillonnait. Plus d'une fois les charrettes manquèrent de s'embourber. Cordier fouettait les bêtes en poussant des criées... Enfin, on s'extirpait des traîtresses ornières. Des champs se succédaient, désespérément vides, prisonniers et livides sous la gangue de givre.



De Paris à Genève, à peine cent soixante lieues. – On mit presque trois semaines.

Cordier père installa son ménage derrière le Bourg-de-Four. Il s'habitua vite à cette nouvelle vie : il parcourait les rues pavées avec entrain, causant avec Farel, prêchant avec Calvin. Genève était une manne pour ces réformateurs. Après les ténèbres arrivait la lumière – du moins l'espérait-on. Hélas, ce furent d'autres persécutions : Calvin et ses émules étaient trop fanatiques ; ils agaçaient le peuple – on les mit à la rue. Evincé pour un temps, Jean rallia Strasbourg ; Guillaume se réfugia, rageant, à Neuchâtel. Cordier l'y rejoignit. Dans cette petite cité nichée au bord de l'eau, le ménage des Cordier s'agrandit de berceaux : une fille, d'abord – on la nomma Suzanne. Un garçonnet, ensuite – Mathurin, comme son père.

Les années passèrent comme toujours elles passent, et les enfants grandirent comme vieillirent leurs parents. Suzanne épousa un robuste Vaudois ; Mathurin le fils retourna à Genève, quittant Lausanne, le foyer parental. La carrière de son père – directeur de collège – ne le tentait en rien : il rêvait de voyages, d'aventures et d'embruns...

Il finit marié, avec quatre enfants.



A présent, Catherine courait dans la rue. Le givre lui glaçait les jambes. Elle tourna à un angle et ralentit le pas. – Là, blotti dans une ombre, un goulet l'attendait – la Traboule, disait-on<sup>1</sup>. Ce n'était pas encore le passage Mathurin-Cordier : on lui donnerait plus tard le grand nom de l'aïeul.

Catherine l'ignorerait.

Le boyau. – Elle entra. – Il faisait sombre, froid.

Elle claquait des dents et se frottait les doigts, piétinant en tremblant. L'attente la gelait. Elle était en retard et maintenant patientait. Levant un peu la tête, elle chercha les étoiles : il n'y en avait pas. Elles n'étaient qu'un souvenir, un souffle vacillant, un pâle frémissement derrière des nuées. Seule la lune demeurait – mais pour combien de temps ? Les ténèbres s'étendaient comme un voile inquiétant. Catherine soupira, gémit et trépigna. – Comment ! on la faisait attendre ? Ah !... c'était insupportable... agaçant, impensable !... Nul doute qu'au retour, sa mère la questionnerait, et rien ne s'arrangerait ! L'insolent, le goujat ! Il devrait en répondre ; il ne s'en tirerait pas !

Agitée, la jeune fille s'adossa à un mur, croisa des bras rageurs, scruta encore la rue.

A gauche : rien. – A droite : rien.

---

<sup>1</sup> C'était à un drapier lyonnais, fraîchement réfugié dans la Cité, que l'on devait ce surnom – vite adopté, il est vrai.

Et il faisait froid, si froid... Lentement, l'inquiétude. – Il ne venait pas... était-il retenu, empêché, détenu?... Des scénarios terribles s'ébauçaient dans sa tête : on peut vite être blessé par une roue de charrette... la ruade d'un cheval... une bête glissade... Quelque chose de plus grave : un piège, un coupe-gorge?... Peut-être un incendie ; le feu peut prendre si vite... Non, non... on aurait sonné l'alarme, on aurait vu les flammes... – Catherine se tourmentait, sans trêve, imaginait. C'était comme des bourrasques s'envolant dans sa tête, qui ne la lâchaient pas, se changeaient en tempête... – Pourquoi, pourquoi, pourquoi?...

Un miaulement grinçant courut sur le pavé. Au bout de la Traboule, l'ombre hérissée d'un chat, poil râpé, pattes cagneuses, la queue entortillée. Il hésita un peu, mais passa son chemin. – Catherine soupira. Elle était épuisée : le froid, l'attente, l'angoisse... son âme se rongait, ses paupières se fermaient. – Épuisée... épuisée...

Une main sur son épaule. – Sursaut. – Elle se tourna.



L'avant-garde disparaissait dans la brume.

Aucun murmure, aucun cri. Le souffle d'une respiration : la buée s'envolait. La lune qui disparaissait – bientôt, le Jura avalerait la perle. On traînait en silence les claies d'osier tressé, les échelles coulissantes. – Pas de bruit, pas de bruit. Rien, juste du silence. – Les hommes tremblaient : ce soir, on briserait une citadelle fière, arrogante et dangereuse ; on prendrait d'assaut un corset de murailles, une dentelle de murs et de barricades. On tuerait le bourgeois, le marchand, l'homme d'Eglise. Au matin, la cité serait prise. Joyeux, on ripaillerait devant les portes ouvertes, sur les corps entassés. Cette nuit, Genève tout entière allait être saignée.

Les hommes tremblaient. Ils serraient dans leurs poings des pétards, des poignards. Ils avaient communiqué, et pourtant ils tremblaient. Mais l'effroi était loin. – Non. C'était l'impatience.

Jacques de Chaffardon remonta la troupe muette d'un pas vif. L'air froid lui rougissait les joues ; une mauvaise toux s'attardait dans sa gorge. Il déglutit, agacé. – Tout se déroulait à merveille : les mercenaires (trois cents à peine, mais c'était suffisant) avançaient lentement, serpent

d'ombre dans la nuit. Ils formaient l'avant-garde, détachement dérisoire au regard de l'armée parquée à Plainpalais... Jacques jeta un coup d'œil à François de Gerbaix: dans la brume, ils sourirent. – Leurs espoirs se réaliseraient ce soir, dans une liesse de victoire: une fois Genève prise, on aurait sur ses terres une mainmise facile. Et la Savoie perdrait sa plus sérieuse rivale.

Jacques s'en réjouissait et crispa la mâchoire pour retenir un rire.

L'avant-garde silencieuse quitta les rives du Rhône. Dans les brumes s'effaçaient les ombres des moulins. – On arrivait sur la Corraterie.

Genève était toute proche.



– Idiot! Tu m'as fait peur!

– Je suis désolé. Je ne voulais pas te surprendre...

Catherine cacha un sourire. Paul, dans son manteau trop grand – héritage paternel – avait un air navré. Il tremblait de froid.

– Tu es en retard.

Elle prit un air sévère, décidée à lui faire payer l'attente dans la nuit, la Traboule déserte et – tiens, pourquoi pas! – même le chat effrayant!

Il hocha la tête:

– Pardon. J'ai dû passer chez le...

– Je suis gelée.

– ... maraîcher. Ma mère prépare une soupe. Il manquait des porreaux. Et... j'ai couru en rentrant – je suis presque tombé. J'ai déchiré mes bottes sur la route défoncée...

Il montra sa semelle béante, pathétique, inutile, qui laissait deviner une chaussette trempée. Catherine eut un sursaut brutal de reconnaissance: il avait couru... – Se jeta à son cou:

– Oh!... tu es bête... tu n'aurais pas dû! Je t'aurais attendu – toute la nuit, même!

– Mais ta mère...

Paul n'oubliait pas son respect des convenances, de la réputation et de la bienséance. Catherine fit la moue:

– Ah, mais tant pis! Si je rentre tard, elle se plaindra, c'est sûr – mais elle se plaint toujours. Si ce n'est pas pour ça, elle trouvera autre chose!

DE SENTES EN RUELLES.....	7
ROYAUME ET CORDIER – HISTOIRE D’UN PASSAGE.....	9
MADELEINE LA FILEUSE.....	27
LA PIERRE AUX DAMES .....	33
LE CHAT DES RUINES DE ROUELBEAU.....	55
LA DAME BLANCHE DE SAINT-PIERRE .....	67
ANNEAUX PROVIDENTIELS ET NOÉS GENEVOIS.....	77
GARGANTUA CHEZ LE PÈRE GLÔZU – DE L’ORIGINE DES PIERRES DU NITON.....	87
LA VOUIVRE ET LES PLANTAPORRÊTS.....	99
GAMINERIES ET BRAILLERIES.....	107
LA RUE DES BELLES FILLES .....	113
LA CHASSE AU DARU .....	121
DE BRISE EN BISE.....	135
APRÈS BIEN DES ANNÉES.....	137
TABLE DES MATIÈRES .....	141

